

lisible la situation culturelle du Québec contemporain. Quant à Belleau et à Ouellette, leur relecture du Romantisme coïncide avec le projet plus global de réaffirmer le droit de la littérature à lire le monde; mais tandis que Ouellette, à travers l'itinéraire de Novalis, cherche le génie de la vie intérieure, de la langue sacrée et de la quête mystique, Belleau, lui, tente de saisir ce moment de l'histoire où la littérature a vraiment compté, où elle a *fait* l'histoire, où, prise dans un gigantesque mouvement révolutionnaire, elle a tenté de redéfinir la vie. Sa passion romantique rémunère la perte d'aura de la littérature: c'est une Allemagne perdue, fuyante, dans le temps et dans le lointain, qu'il recherche manifestement, alors que Larose, à l'inverse, parle plutôt d'une Allemagne retrouvée qu'il brandit comme un miroir pour une douloureuse assomption. Relisons pour finir ce que Belleau écrivait juste quelques mois après le Référendum de 1980:

Nous ne pouvons plus, nous ne devons plus mettre l'accent sur les aspects collectifs de notre culture. Comme elle n'a pas de corrélat politique suffisant, elle risque, ainsi vécue et «communiquée», de se dégrader en folklore. [...] Nous voilà renvoyés à la condition des cités allemandes de l'époque romantique⁵⁹.

Entre Octobre 1970 et Mai 1980, de la studieuse communauté du séminaire de l'UQÀM à la désillusion postréférendaire signant le repli sur l'individu, c'est l'histoire même du Romantisme, dans sa splendide ambiguïté, qui semble accompagner celle du Québec.

dans Ginette MICHAUD et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dir.) (2004), Constructions de la modernité au Québec. Actes du colloque tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003, Outremont, Lanctôt

ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

La valeur «modernité» en littérature québécoise: notes pour un bilan critique

La critique québécoise a fait de l'indexation d'un texte à la modernité l'un des critères de la légitimité littéraire; le geste, lui-même éminemment moderne en ce qu'il «vise», selon l'expression d'Alexis Nouss, «[...] la proclamation qualitative d'une condition¹», se radicalise avec la Révolution tranquille, la modernité s'érigeant alors en garantie de lisibilité. Cette certitude est ébranlée dans les années quatre-vingt si l'on en croit François Ricard qui, dans un texte de 1988, «Remarques sur la normalisation d'une littérature», définit justement ce que la littérature québécoise cesse d'être à ce moment-là: «[...] à la fois petite, unifiée, et moderne²». Aux années quatre-vingt correspond en effet l'introduction dans le champ critique de la notion de postmodernité; c'est en 1979, on s'en souvient, que paraît *La Condition postmoderne* de Lyotard, texte d'autant plus inaugural que sa genèse est liée au Québec³. La discussion sur la postmodernité fournit l'occasion d'un retour, le plus souvent implicite, sur la modernité. C'est donc dire qu'il y aurait, dans la littérature québécoise ou à

1. *La Modernité*, Paris, PUF, «Que sais-je?», 1995, p. 15.

2. *Écriture* (Lausanne), n° 31, 1988, p. 11.

3. Paru à Paris, aux Éditions de Minuit, le texte a d'abord été un *Rapport sur les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles* commandé par la Conférence des Recteurs des Universités québécoises.

59. André Belleau, «Après le référendum de 1980: on ne meurt pas de mourir» [1980], *Surprendre les voix*, op. cit., p. 105.

tout le moins dans son discours d'accompagnement, un moment moderne, conventionnellement situé entre les années soixante et les années quatre-vingt, assez fort pour imposer durablement ses critères, mais finalement relativement circonscrit dans le temps et considéré comme désormais révolu. C'est cette modernité réputée évidente et fondatrice, interprétée par le discours historiographique comme l'une des conséquences de la Révolution tranquille, que je voudrais interroger en examinant l'usage qui est fait de la notion dans un ensemble de textes de critique et de réflexion sur la littérature québécoise parus entre 1977 et 2001⁴.

Un concept aux contours flous

Frappe d'abord, à la lecture de ces textes, une difficulté, voire une lassitude conceptuelle, souvent mise de l'avant. Cela tient bien sûr au sujet qui résiste par avance à toute définition stable comme le rappellent la très grande majorité des auteurs, mais aussi à une sorte de désintérêt, d'indifférence pour le travail théorique, finalement peu pratiqué et rapidement relayé, un effet de conjoncture faisant coïncider une certaine désaffection de la théorie, assez générale dans les études littéraires, avec la relative défiance de la critique québécoise à son endroit. À cet égard, on peut se demander si la fortune que connaît parallèlement l'essai n'est pas due en partie à ce qu'il s'offre comme une autre voie, plus libre et plus souple que celle de la théorie, à la pensée et à l'appropriation des idées. Ainsi la modernité d'un texte est plus volontiers attestée, célébrée ou au contraire mise en doute dans son authenticité, qu'explicitée par la mise au jour de ses présupposés. En ce qu'elle se conçoit tantôt comme sa fin, son dépassement ou l'une de ses inflexions, la postmodernité renvoie, fût-ce

4. Ces textes, qui ont servi de base à la réflexion dans le projet de recherche « La construction de la modernité dans les discours critiques québécois » (FCAR, 2000-2004, Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge) ont été réunis par Karim Larose dans deux documents de travail, *Modernité québécoise 1977-2001* et *Postmodernité québécoise 1984-2001*, Université de Montréal, Département d'études françaises, hiver 2001.

en creux, à la modernité dont elle questionne les limites. Définie par des traits esthétiques sur lesquels la plupart des auteurs s'accordent, la postmodernité apparaît pour certains comme un nouveau paradigme qui, de quelque manière, prendrait le relais la modernité, tandis que pour d'autres, les éléments qu'elle recouvre se trouveraient déjà inclus dans la modernité.

Il faudrait pour trancher ce débat, faire la part des traditions intellectuelles et esthétiques qui se croisent ici (plutôt qu'elles ne s'affrontent tant elle se rencontrent peu), départager ce qui doit aux perspectives formalistes de Clement Greenberg volontiers retenues aux États-Unis, au modernisme et au postmodernisme anglo-saxons, à une modernité solidaire de la modernisation sociale, ou à une modernité critique, consciente de sa propre négativité et puisant ses références chez Baudelaire, Nietzsche ou Benjamin, cette dernière conception apparaissant plus rarement dans le corpus considéré ici. La tâche est toutefois impossible car les textes critiques donnent à lire, au contraire, un accommodement toujours circonstanciel et provisoire de ces notions. On peut en revanche observer une nette mise à distance du concept de modernité dont le succès de la postmodernité, « l'adhésion spontanée aux thèses de Lyotard et Scarpetta » qu'interroge André Lamontagne⁵, est l'un des signes.

Modernité et Révolution tranquille

En un peu moins de vingt ans, la méfiance qui caractérisait déjà les interventions regroupées dans le collectif *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, dirigé par Yvan Lamonde et Esther Trépanier⁶, s'est accrue et radicalisée. De ce titre à celui du présent recueil, dans le passage d'une modernité malgré tout singulière et réalisée dans des manifestations historiquement repérables, à des modernités plurielles, concurrentes, laissant voir

5. « Être ou ne pas être postmoderne au Québec », *Liberté*, n° 220, août 1995, p. 36.

6. *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.), Québec, IQR, 1986.

le travail dont elles sont constituées, sinon le chantier qu'elles demeurent, s'esquisse un changement de perspective. Non que les grands récits aient forcément emporté avec eux les étiquettes et les prescriptions — le terme est encore très couramment employé —, mais cette modernité-là a perdu son assurance de nom propre ou de slogan, elle est désormais atténuée, modalisée par de nombreux adjectifs.

C'est d'abord que la nécessité de ces attestations de modernité que délivrait la critique s'est manifestement émoussée. De telles opérations d'affirmation et de classement du plus ou moins moderne perdent en effet leur pertinence dans un champ littéraire désormais caractérisé par la coexistence sans tension de codes esthétiques différents voire opposés⁷. Un autre facteur, celui-ci lié au travail critique et historiographique, contribue sans doute au même effet : « la tradition » contre laquelle s'affirmait la modernité, selon l'habituel couplage antithétique, a perdu beaucoup de sa force de repoussoir. Justement grâce aux travaux sur la modernité, cette tradition, qu'elle se soit incarnée, selon les époques dont on faisait le récit, dans l'autorité cléricale ou l'idéologie de la survivance, le terroir ou le pays, apparaît maintenant plus fragile, moins homogène, contestée dès sa mise en place, ébranlée par des pratiques qu'éclairent les plus récents travaux, ceux de Micheline Cambron sur le XIX^e siècle, ceux d'Annette Hayward et de Denis Saint-Jacques sur les années vingt, etc.⁸. On pourrait dire, filant la métaphore d'Yvan Lamonde, que les « brèches » auxquelles il identifiait la modernité dans son texte « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches (1895-1950) »⁹ ont peu à peu gagné sur le mur.

Parallèlement à cette réévaluation de la tradition qui nuance, corrige une certaine vulgate de l'histoire littéraire et culturelle du

7. François Ricard, *loc. cit.*

8. Deux récents colloques témoignent de ces recherches : « Autour de l'École littéraire de Montréal. 1895-1905. La vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier », organisé par Micheline Cambron et tenu à Montréal en avril 1999, et « L'artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité », organisé par Denis Saint-Jacques et tenu à Québec en avril 2003.

9. Voir *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, *op. cit.*, p. 299-311.

Québec, et dont les conclusions conduisent à penser qu'à une tradition moins affirmée correspond une modernité plus discrète, un travail d'historicisation et d'interprétation de la Révolution tranquille est en cours actuellement chez les historiens¹⁰. Pour ces historiens, notamment pour Jocelyn Létourneau, auteur d'un texte souvent cité par les littéraires, « Le Québec moderne : un chapitre du grand récit collectif des Québécois »¹¹, modernité et Révolution tranquille coïncident. À cet égard, sur le plan des catégories historiques, Jocelyn Létourneau s'accorde avec les contributeurs de *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, qui, en faisant de 1950 le terme de son « avènement », se trouvaient eux aussi à dater, non pas la modernité qu'ils présentent comme un long processus, mais du moins son installation, son évidence à la période suivante.

Ces travaux illustrent bien l'intrication par laquelle, au Québec, les lectures de la modernité sont tributaires d'une sorte de nœud du discours historique qui lie la Révolution tranquille, les années soixante et le néo-nationalisme ; on prendra la mesure de cet amalgame, encore présent en filigrane de nombreux travaux critiques, à sa forme presque caricaturale dans certains manuels de littérature québécoise destinés à l'enseignement collégial¹². Bien que les changements en question relèvent de séries différentes, un effet d'accentuation, de confirmation réciproque naît d'une sorte de flou temporel dans lequel se confondent deux moments, les années cinquante qui voient se produire les principales transformations sociales caractéristiques du processus (étatisation, laïcisation, professionnalisation) et les années soixante qui en héritent, les actualisent et les interprètent. Le récit du changement procède également d'un gommage des antagonismes entre des mouvements dont les acteurs respectifs se sont pourtant

10. Voir notamment *Arguments*, vol. I, n° 1, automne 1998 ; *Société*, « Le chaînon manquant », n° 20-21, été 1999 ; et *Mémoires*, « Regards sur la Révolution tranquille », printemps 2003.

11. *Discours social/Social Discourse*, vol. IV, n° 1-2, hiver/Winter 1992, p. 765-785.

12. Y compris les plus récents ; voir, entre autres exemples, *L'Anthologie de la littérature québécoise*, compilée par Michel Laurin, avec la collaboration de Michel Forest, Montréal, Éditions CEC, 1996.

souvent affrontés. Confusion des phénomènes, simplification des enjeux, effet de récit, cette conjoncture discursive induit des paramètres d'interprétation. De plus, selon une tenace résistance de l'*a priori* inscrit dans les termes du syntagme, les productions culturelles d'une période qui s'est définie elle-même comme « révolution », même tranquille, s'interprètent difficilement hors du critère de la novation. Enfin, le néo-nationalisme, lié aux mouvements de contestation des pouvoirs qui émergent un peu partout en Occident au cours des années soixante et sont désormais partie prenante de l'image de la période, se trouve associé de façon quasi systématique aux notions de rupture et de libération.

Plusieurs conséquences résultent de ce tissage serré mais sous-jacent entre Révolution tranquille, années soixante, affirmation identitaire et modernité. La plus déterminante réside dans la relative confusion entre « modernité » et « modernisation » ; sur ce point, on se reportera aux distinctions qu'établit Marcel Fournier entre les « intellectuels de la modernité » et les « spécialistes de la modernisation¹³ », les seconds s'imposant contre les premiers à partir de 1950. Ce triomphe de la modernisation aura sans doute contribué à imposer au concept de modernité, les contours essentiellement positifs, presque optimistes, que nous lui connaissons et, corollairement, aura travaillé à un certain refoulement de la négativité que la tradition européenne reconnaît à l'expérience moderne. Par ailleurs, le progrès, matériel, social, démocratique, affirmé avec tant de conviction, se double, sur le terrain de la littérature, d'un progrès de l'institution, mesurable au plus grand nombre de livres publiés, lus à l'étranger, étudiés, etc. On comprend comment les textes eux-mêmes sont entraînés dans cette convergence par une interprétation critique peu encline à y lire autre chose que la confirmation du mouvement. La dimension politique de l'affirmation identitaire donne lieu à de semblables glissements ; la projection d'un nouveau sujet collectif québécois, refusant la scission que marquait le trait d'union canadien-français selon l'argument que

13. « Intellectuels de la modernité et spécialistes de la modernisation », dans *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, op. cit., p. 231-251.

Jean Bouthilllette développe dans son essai de 1972, *Le Canadien français et son double*¹⁴, s'accommode mieux de l'énergie que représente la modernisation, confiante dans le plein, que d'une modernité fondée sur la conscience d'un manque. Du coup, « la pauvreté » de Saint-Denys Garneau, « l'aliénation » de Mirón ou « la régression » de Ducharme risquent d'être réduites à leurs circonstances, comme si leur figuration appelait en quelque sorte à leur résolution.

Certes, ce constat doit être nuancé : comme l'attestent, entre autres exemples de travaux récents, les relectures de Ferron initiées par Ginette Michaud¹⁵, les travaux de Pierre Nepveu dans *Intérieurs du Nouveau Monde*¹⁶, la lecture de Brault que propose Frédérique Bernier¹⁷, une partie de la critique s'attache à lire dans les textes québécois l'inscription du tragique et de l'angoisse du néant. Dans *L'Écologie du réel* déjà, Pierre Nepveu souligne, à rebours d'un certain consensus interprétatif, à quel point la négativité est inscrite au cœur de la modernité : « Le thème de la mise à mort de la littérature [...] a constitué dès l'origine, paradoxalement, un élément essentiel du projet littéraire québécois moderne » et plus loin, de façon plus explicite encore, il note : « Rien de plus étonnant, à lire les textes littéraires des années soixante, que de constater à quel point une époque si affirmative, valorisant l'action, la parole, la réalisation de soi, a pu nourrir une telle abondance de discours sur l'exil, la folie, l'ennui, l'irréel, la mort¹⁸. »

14. *Le Canadien français et son double. Essai*, Montréal, L'Hexagone, 1972.

15. *L'Autre Ferron*, sous la direction de Ginette Michaud, avec la collaboration de Patrick Poirier, Montréal, Fides/CÉTUQ, « Nouvelles Études québécoises », 1995.

16. Montréal, Boréal, « Papiers collés », 1998.

17. *Les Essais de Jacques Brault. De seuils en effacements*, Montréal, Fides, « Nouvelles Études québécoises », 2004.

18. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, p. 14-15 et p. 59.

L'évidence moderne

Si les historiens évoqués plus haut s'entendent pour relativiser l'importance de la Révolution tranquille et des années soixante, pour les littéraires, la période résiste encore à son détronement¹⁹. La décennie 1960-1970 ou 1965-1975 demeure centrale dans l'expérience de la littérature au Québec; du regard porté sur elle dépend, pour une large part, l'évaluation de ce qui précède et de ce qui suit; et, ce en partie mais pas seulement parce que, comme le rappelle le livre de Nicole Fortin, *Une littérature inventée*²⁰, c'est au cours de cette décennie que la littérature québécoise s'est constituée en champ d'étude et en objet de savoir. Vu d'aujourd'hui, l'impact de la littérature paraît alors plus fort que jamais, qu'il suffise de rappeler quelques noms et titres — Miron, la triade Aquin-Blais-Ducharme, Ferron, *Les Belles-Sœurs*, *Kamouraska* — qui contribuent à façonner ce qui sera désormais l'image, résolument moderne, de la littérature québécoise, ici aussi bien qu'à l'étranger. Or, dans les textes critiques sur lesquels se fonde cette réflexion, la question de la modernité se pose assez peu pour la production littéraire de la décennie 1960-1970.

Deux tendances marquées apparaissent dans l'attribution de la valeur « modernité » à des textes ou des phénomènes littéraires; la première consiste à débusquer dans un passé de plus en plus lointain une modernité qui s'est le plus souvent ignorée telle: il s'agit, par exemple dans les travaux d'Annette Hayward²¹, de meubler le vide relatif autour de Nelligan pour montrer, au-delà du mythe, d'autres exemples de modernité poétique à l'École littéraire de Montréal, puis chez les exotiques. Le soulignement

du trait « moderne » se fait alors sur le mode de l'étonnement. (Que celui de nous qui n'a jamais utilisé le syntagme « étonnante modernité » à propos d'un texte antérieur à 1950 jette la première pierre...) *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, auquel Annette Hayward se réfère, fonctionne un peu en arbitre de cette archéologie en établissant ce que Yvan Lamonde appelle « des points de non-retour de la modernité²² ». La seconde tendance consiste à analyser les textes d'une modernité qui s'est bruyamment autoproclamée telle, celle de la « Nouvelle Écriture » liée aux avant-gardes des années soixante-dix, essentiellement regroupées autour de la revue *La Barre du jour*, *La Nouvelle Barre du jour*; il s'agit cette fois, aussi bien dans les textes polémiques de Jean Larose²³ ou de son adversaire Pierre Milot²⁴, que dans les descriptions formelles de Robert Dion²⁵, de démontrer en les mettant au jour des procédés textuels qui s'exhibent comme caractéristiques de la modernité — illisibilité, intertextualité, autoréférentialité pour ne citer que les plus commentés. Le discours critique se polarise ainsi autour de deux modernités, l'une « en pointillé » selon l'expression d'Yvan Lamonde²⁶ qu'il faut prouver, soutenir, l'autre qu'il faut au contraire nuancer, rappeler à l'ordre et à la mesure, l'une ténue, l'autre ostentatoire.

Mais entre ce « pas assez » et ce « trop » moderne, peu de choses, comme si la question de la modernité cessait de se poser à la critique précisément pour la décennie 1960-1970. Selon Annette Hayward, qui se fait alors l'écho d'un débat infiniment repris, cette période correspondrait à « la littérature de l'appartenance » et poserait donc d'autres questions²⁷. L'hypothèse

19. C'est en tout cas ce dont me convainc l'histoire des textes littéraires à laquelle je travaille avec Michel Biron, François Dumont et Martine-Emmanuelle Lapointe (Projet « Histoire de la littérature québécoise, 2^e volet », CRSH, 2002-2006).

20. *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, Québec, PUL, « Vie des lettres québécoises. CRÉLIQ », 1994.

21. « La modernité engendre la modernité ou la revanche de Marcel Dugas », dans *Les Genres littéraires*, I.S. MacLaren et C. Potvin (dir.), Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, 1991, p. 73-86.

22. « La modernité au Québec: pour une histoire des brèches (1895-1950) », dans *L'Avènement de la modernité*, op. cit., p. 305.

23. « Une modernité bien de chez nous », dans *La Petite Noireur*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 1987, p. 141-171.

24. « La légitimité offensée de l'avant-garde littéraire des années 70 », *Voix et Images*, vol. XI, n° 3, 1986, p. 521-527.

25. « Téléguidages de la lecture: la modernité québécoise et ses orthodoxies », *Québec Studies*, vol. XIX, Fall 1994/Winter 1995, p. 123-132.

26. « La modernité au Québec: pour une histoire des brèches (1895-1950) », art. cité, p. 105.

27. « La modernité engendre la modernité ou la revanche de Marcel Dugas », art. cité.

repose sur l'opposition implicite entre littérature moderne et littérature du pays, opposition elle-même fondée sur l'idée, partagée par une partie des avant-gardes, que le néo-nationalisme n'est pas un engagement moderne. La question circule de manière sous-jacente dans la discussion sur la modernité de la littérature québécoise : une démarche artistique liée à une revendication identitaire peut-elle être moderne, avec entre autres sous-questions, celle des balises idéologiques implicites aux différentes acceptions de la modernité ? André Lamontagne, dont l'opinion diffère ici de celle d'Annette Hayward, associe la modernité à la lutte pour la souveraineté de la nation et voit dans la situation du Québec un empêchement au dépassement post-moderne : « Comment un peuple qui hésite toujours à accéder au projet moderne de l'État-nation danserait-il soudain sur les ruines de l'histoire²⁸ ? », se demande-t-il. Par ailleurs, si, comme le souligne Annette Hayward, le néo-nationalisme québécois hérite des combats de l'ancien nationalisme canadien-français, l'histoire des mouvements révolutionnaires de libération et de décolonisation dont il est solidaire, constitue l'un de ces derniers « grands récits » dont la déroute signe selon Lyotard, la sortie de la modernité. S'impose ici la figure d'Aquin, celle par excellence de l'intellectuel révolutionnaire, tandis que les traits formels de son œuvre, le travail des hypotextes, la réécriture de l'histoire et les dispositifs narratifs en gigogne, pour ne signaler que les procédés les plus visibles, sont indexés tour à tour comme modernes ou postmodernes. Mais il convient aussi de nuancer la portée littéraire de ce thème du pays, dont Gilles Marcotte rappelle, dans *Littérature et circonstances*, qu'il est un « complexe de significations que l'idéologie politique est loin d'expliquer totalement²⁹ ». De plus en plus de travaux, dont ceux que mènent actuellement Martine-Emmanuelle Lapointe³⁰, montrent que cette soumission de la littérature à l'idéologie néo-nationaliste

28. André Lamontagne, art. cité, p. 35.

29. « Le thème du pays », dans *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, « Essais littéraires », 1989, p. 135.

30. « Entre littérature et histoire : le je collectif de la critique québécoise », *Québec Studies*, n° 32, Fall 2001-Winter 2002, p. 87-103.

constitue davantage un effet de lecture, dû à la force d'un paradigme d'interprétation bientôt figé en orthodoxie critique, qu'une caractéristique des textes eux-mêmes.

Les avant-gardes et la légitimité moderne

Ce moment si évidemment moderne n'est pas pour autant homogène, les avant-gardes formalistes y inscrivent une première brisure, et le conflit des légitimités qui les fait naître peut aussi se lire comme une lutte pour le monopole de la modernité authentique. À cet égard, il est intéressant d'observer l'attitude ambivalente de *La Barre du jour* vis-à-vis de Réjean Ducharme ou Marie-Claire Blais. L'œuvre de Ducharme et la reconnaissance dont elle bénéficie en France en font l'une des icônes de la modernité littéraire québécoise en ce que l'accomplissement esthétique qu'elle constitue se trouve en étroite synchronie avec le contemporain. Ce statut tient sans doute, entre autres raisons, à ce que, contrairement aux textes d'Aquin, les premiers romans de Ducharme résistent à la lecture nationale ; si une partie de la critique s'efforcent de les faire entrer dans ce cadre d'interprétation, l'excès de Ducharme, son excentricité dans tous les sens du mot, apparaît aussi, plus ou moins explicitement, comme le garant d'une lisibilité étrangère, en l'occurrence française. Est ainsi remplie l'une des fonctions de la modernité littéraire au Québec, celle, directement issue du « rattrapage » caractéristique de la Révolution tranquille, qui consiste, comme le rappelle Marcel Fournier à se mettre à jour, à se situer en phase avec la contemporanéité à partir de l'intégration du regard de l'autre³¹. Or pour la littérature québécoise de ces années-là, cet autre est incarné par le lecteur français. À leur parution, les textes de Ducharme sont donc lus, la plupart du temps, comme les signes d'une libération plus vaste qui se joue dans et contre le langage et la littérature. De manière significative, la première critique ducharmienne, celle qui va de 1966-1967 jusqu'aux années

31. Marcel Fournier, art. cité.

quatre-vingt, n'interroge pas directement la modernité d'une œuvre qu'elle saisit toujours à partir de l'idée de novation, d'invention/réinvention, de liberté, et de rupture; mais le second terme de cette rupture reste flou, la littérature traditionnelle à laquelle s'opposerait la pratique de Ducharme n'est jamais vraiment identifiée. À *La Barre du jour*, Michel Beaulieu écrit: «Réjean Ducharme est le plus éclatant, le plus percutant, le plus extraordinaire écrivain que notre littérature ait produit³².»

La certitude de la modernité semble si absolue dans le discours critique, que, sauf erreur, seul Gilles Marcotte, dans «La dialectique de l'ancien et du nouveau», prend en compte le fond d'archaïsme auquel puisent les textes et montre comment se nouent, plus qu'ils ne s'opposent, «l'original (le nouveau)» et «l'originel (l'ancien)³³». Son hypothèse remet en cause une autre des oppositions structurantes par lesquelles se définit la modernité — le moderne contre l'ancien — et ouvre la voie à des études comme celle de Michel Biron³⁴, qui décrit une modernité de la «liminarité», sans rupture forte. L'interprétation ironique, commandée par la logique des textes de Ducharme, a souvent occulté l'importance de ce lien au passé et au local, par exemple, la manière singulière dont l'œuvre assume, parfois jusqu'à l'engloutissement, la sentimentalité et le kitsch, proches de cette «attitude ti-pop» qu'évoque Pierre Nepveu³⁵. Le roman de 1976, *Les Enfantômes* — ni le fantôme ni la connotation médiévale ne sont ici innocents, surtout au regard du premier titre qui figure sur les avant-textes, «Dans le noir, je me souviens³⁶» — encapsule l'après-guerre et la Révolution tranquille, présentés dans l'éclatement d'une sorte de *scrap-book*, où les images du *Time Magazine*, de l'entrée des chars soviétiques dans Budapest

au mariage de Grace Kelly, retiennent ce que le narrateur appelle «l'air complètement perdu de 1956³⁷».

Peu souligné par la critique, ce rapport au passé n'échappe pas aux tenants de la «Nouvelle Écriture» et c'est bien au nom «des vieilles rengaines» que Ducharme, qui n'a alors publié que sa première trilogie et *La Fille de Christophe Colomb*, se trouve, avec Marie-Claire Blais, congédié de la littérature authentiquement moderne dans un autre texte de *La Barre du jour* d'octobre 1970, «De notre écriture en sa résistance», signé de Nicole Brossard et Roger Soublière. Ce texte, dont les auteurs précisent qu'il n'a pas recueilli l'adhésion unanime du comité de rédaction, paraît au seuil du numéro spécial qui rassemble les Actes du colloque Miron, tenu à l'Université de Montréal pour protester contre l'arrestation et la détention du poète pendant la Crise d'octobre. La circonstance est exceptionnelle et marque un tournant esthétique et éthique de la revue vers cette «écriture nouvelle» qui entend résister à toute récupération. Les exclusions qui sont alors prononcées sont d'autant plus importantes:

Nous avons rêvé, mais nos rêves précisaient notre volonté de vivre; ils traçaient les itinéraires futurs d'une attitude critique face à une littérature qui ne parvenait pas à se départir de ses mauvaises «habitudes». Nous acceptions mal que Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme recommencent un jeu de fou (la valse des vieilles rengaines). Nous avons refusé les big mamelles remplies de lait frais qui de Québec jusqu'à Montréal se frayaient un chemin à travers les étoiles, les sables mous, les partances, etc. *Nous avons refusé de faire survivre le passé* [c'est moi qui souligne]. Nous avons préféré le comprendre et saluer ceux qui annonçaient déjà les temps de la liberté (cf. numéros sur Giguère et Automatistes³⁸).

Ce n'est donc pas, comme on le lit parfois, à la conception engagée de la littérature qui dominait depuis L'Hexagone et continuait avec *Parti pris* que s'oppose *La Barre du jour*, mais, au contraire, à une pratique strictement esthétique, «gratuite» de la

32. Michel Beaulieu, «Les Oubliés», *La Barre du jour*, n° 8, oct.-nov. 1966, p. 44.

33. «La dialectique de l'ancien et du nouveau», dans *Littérature et circonstances*, op. cit., p. 165-177.

34. *L'Absence du maître*. Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme, Montréal, PUM, «Socius», 2000.

35. *L'Écologie du réel*, op. cit., p. 21.

36. Archives nationales du Canada, Bibliothèque nationale, Ottawa, Fonds Réjean-Ducharme-1986-1985.

37. Réjean Ducharme, *Les Enfantômes*. Paris, Gallimard, 1976, p. 213.

38. Nicole Brossard et Roger Soublière, «De notre écriture en sa résistance», *La Barre du jour*, «Document octobre 1970», n° 26, 1970, p. 5.

littérature, dont les « rêves » ne « précisent pas de volonté de vivre » ni « ne tracent d'itinéraires futurs ». À Ducharme et à Blais, la revue de Nicole Brossard reproche d'être d'abord dans la littérature, et par conséquent, de se prêter à la récupération par l'institution littéraire. « Les sables mous, les partances », renvois probables à *L'Océantume*, marquent, dans la logique de *La Barre du jour*, les symptômes du fétiche littéraire. Cette même logique fustige également tout lien avec le passé, fût-il détourné ou réécrit comme c'est le cas dans *Le Nez qui voque*. Une telle interprétation du rejet de Ducharme expliquerait notamment la totale insensibilité de *La Barre du jour* à un texte aussi violemment irrécupérable que *La Fille de Christophe Colomb*; par ailleurs, on s'étonne rétrospectivement de l'indifférence des féministes de la revue aux délires misogynes de Mille Milles dans *Le Nez qui voque*. Mais surtout, la dernière phrase de ce texte explicite clairement, par le refus du passé, l'annonce du futur, la célébration de ses hérauts et la confiance dans la rationalité de la compréhension, l'adhésion à une modernité positive, résolument tournée vers le changement social, jugeant toute négativité irrecevable — jeux de fou de la littérature et sables mous du passé. Ainsi, au-delà des ruptures formelles qu'elle pratique, l'avant-garde défend ici une modernité où des œuvres phares conduisent à la liberté, étroitement solidaire de la modernisation de la Révolution tranquille tendue vers le Progrès. Rendant compte du collectif féministe *La Théorie un dimanche* qui regroupe, en 1988, plusieurs des anciennes signatures de *La Barre du jour*, Annette Hayward note comment les essayistes privilégient une position moderne qui les conduit à rejeter la postmodernité précisément à cause de la négativité dont elle est présumée être porteuse : « [...] les hommes postmodernes voient la mort partout, alors que les femmes voient seulement la mort du patriarcat », aussi souhaitent-elles « garder une posture moderne, en mouvement dans sa quête d'intégrité »³⁹.

39. Chantal Théry, « Féminisme, *La théorie un dimanche* », *Lettres québécoises*, n° 50, automne 1988, p. 49-50, cité dans Annette Hayward, « La modernité engendre la modernité... », dans *Les Genres littéraires*, op. cit., p. 85.

L'un des exemples les plus patents de refoulement de la négativité est fourni par l'abondant discours d'accompagnement que suscite l'œuvre de Ducharme et se manifeste par une insistance sur l'abondance, le jaillissement, le plein, notamment pour rendre compte des jeux sur le signifiant, et par le soulignement de l'humour plutôt que du désespoir sur lequel il repose; à cette interprétation de Ducharme en « jeune homme sympathique »⁴⁰, pour reprendre l'expression de Gilles Marcotte qui s'y est toujours opposé, une autre exception dont la dissidence interprétative apparaît plus tranchée encore avec le recul, l'essai de Michel van Schendel, *Ducharme l'Inquiétant*⁴¹.

La modernité que donnent à lire, plus implicitement qu'explicitement, la critique et l'histoire littéraire au Québec apparaît comme une valeur, un label de contemporanéité dont l'attestation constitue un brevet de légitimité littéraire. C'est particulièrement vrai des textes plus anciens qui se trouvent ainsi réchappés de l'oubli, rendus à la lisibilité contemporaine et donc, selon une inébranlable foi dans le présent, offerts à la postérité. Faute de définitions, les traits de cette modernité, qui varient de façon fort complexe selon les lieux institutionnels et leurs enjeux respectifs, se déduisent des différentes pratiques, des adhésions et des exclusions. De ces déductions, il ressort que « moderne » signifie d'abord actuel, contemporain de la lecture en train de se faire, donc, selon le cas, de son temps ou en avance sur lui; est moderne également ce qui est lisible à l'étranger et, en tout premier lieu, en France; est perçu comme moderne, enfin, ce qui n'entretient pas de lien avec l'ancien, donc ce qui est laïque ou même anti-religieux, novateur voire iconoclaste, au sens d'ostensiblement marqué comme différent d'une littérature antérieure, dite traditionnelle, qui sert de repoussoir. De sa cristallisation dans les années soixante, et de ce qu'elle apparaît comme l'un de ces « acquis de la Révolution tranquille », la modernité au Québec conserve une conception utile, constructrice, fondée sur

40. Gilles Marcotte, « Le copiste », *Conjonctures. Revue québécoise d'analyse et de débat*, n° 31, 2000, p. 87-99.

41. Montréal, PUM, « Les Conférences J.-A. de Sève », 1967.

une acception largement positive, sinon optimiste du terme, qui tend à ignorer ou à refouler la négativité. Mais ce dernier trait vient peut-être de plus loin encore, d'une nécessité, caractéristique des situations minoritaires, de ne pas démobiliser les énergies; Jacques Brault écrit en 1974: «[...] une des constantes de la littérature québécoise, et il faut mettre le mot littérature entre guillemets, parce que la littérature au Québec a toujours été mise entre guillemets, c'est d'être utile, de rendre service, d'être efficace⁴²»...

Toute lecture métacritique doit, dans la mesure où la chose est possible, s'efforcer de s'historiciser elle-même; les réflexions sur la modernité qui sont proposées ici s'inscrivent dans un mouvement plus général de recul par rapport aux années soixante et de relecture où, dans la distance que suppose l'analyse, le savoir postulé sur cette époque la constitue en passé. Bien sûr, dans cette entreprise de description de ce qu'ont été ces années, pèse de tout son poids notre propre besoin de nous définir. Ce nous-là est générationnel, les années soixante sont actuellement objet d'interrogation pour ceux qui ne les ont pas connues, ce qui ne signifie nullement qu'il est homogène, encore moins unanime. Il conviendrait d'ailleurs de questionner plus avant le rôle si constant que joue cette notion de «génération», véritable personnage du récit de la Révolution tranquille. Pourquoi sommes-nous si pressés d'en finir avec cette période? D'où vient l'empressement actuel à la classer, comme on le dirait d'une affaire, qui se manifeste dans ces bilans, relectures, rétrospectives? (En même temps que le colloque qui donne lieu au présent recueil, se tenait au Musée des beaux-arts de Montréal une exposition sur les années soixante, dont les affiches faisaient alterner les portraits d'Andy Warhol, de Brigitte Bardot et de Che Guevarra).

Est-il naïf de croire que la littérature, elle, résiste à la muséification? Comme l'atteste la singulière présence que conservent quelques-unes des figures majeures de l'époque (qu'il suffise de penser à Aquin et Ferron à qui sont consacrés en 2003-2004,

42. Jacques Brault, «La 150^e réunion», *Liberté*, n^{os} 95-96, septembre-décembre 1974, p. 37-38.

livres, films et spectacles⁴³), les textes de cet «âge d'or», paradoxalement porteurs d'un «pathos du réel manquant qui fonde à la fois notre euphorie collective et notre désespoir» ainsi que l'écrit Pierre Nepveu⁴⁴, exigent plus qu'une relecture relativisante de la modernité littéraire et continuent de nous poser leurs questions.

43. Voir à ce sujet le livre de Gordon Sheppard, *H.A. A Self-Murder Mystery*, Montréal, McGill University Press, 2003; le film de Jean-Daniel Lafond, *Le Cabinet du Docteur Ferron*, présenté en décembre 2003, et la pièce de théâtre *Un carré de ciel*, de Michèle Magny, mise en scène de Martine Beaulne, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui en décembre 2003-janvier 2004.

44. Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, op. cit., p. 20.